

# A EMILE FRANCQUI

Hommage de l'Université Libre de Bruxelles

081  
H 997  
n° 41

par

PAUL HYMANS



Le 14 février 1936

# A EMILE FRANCQUI

Hommage de l'Université Libre de Bruxelles

par

PAUL HYMANS

Le 14 février 1936



Les Membres du Conseil d'Administration de l'Université libre de Bruxelles se sont réunis le 14 février 1936 pour installer solennellement le buste d'Emile Francqui dont la Fondation Universitaire et le Fonds National de la Recherche Scientifique avaient fait don à l'Université. Les bénéficiaires des mandats d'Aspirant conférés par le Fonds National avaient été invités à se joindre à eux.

M. Paul Hymans, Président du Conseil d'Administration, a prononcé le discours suivant :

La Fondation Universitaire nous a fait don de ce bronze représentant les traits d'Emile Francqui.

Elle a compris qu'il convenait que l'image de cet illustre Ami, dont la magnifique initiative ressuscita l'Université au sortir de l'épuisante épreuve de l'occupation étrangère, perpétuât dans notre palais, au milieu de nos professeurs et de nos étudiants, un émouvant et glorieux souvenir.

Demain, dans une imposante cérémonie académique, de solennels hommages seront, devant le Roi, adressés à la mémoire de Francqui, créateur de la Fondation et premier président du Fonds national de la Recherche scientifique.

Nous nous y associerons par notre présence et l'adhésion de nos cœurs.

Qu'il nous soit permis aujourd'hui, dans cette Assemblée du Conseil d'Administration, qui représente notre famille universitaire, d'exprimer son témoignage personnel.



Parmi les institutions belges de haut enseignement, l'Université de Bruxelles était, au lendemain de la guerre, la plus durement menacée. Elle n'avait ni le support de l'État, ni celui de l'Église. Sans doute Francqui, lorsqu'avec Hoover, dès 1916, il projeta l'œuvre de salut et de rénovation qui prit figure vivante et légale après la libération, embrassa d'un coup d'œil toute la jeunesse belge et toutes ses grandes Écoles, mais il est permis de supposer qu'entouré de deux des nôtres, Paul Héger et Félicien Cattier, son inspiration fut stimulée par le spectacle et le souci de notre sort.

On ne juge jamais en leurs exactes proportions, les événements que l'on a vu s'accomplir près de soi, et qui s'intègrent dans la vie que l'on a vécue soi-même.

A mesure que l'on s'éloignera d'un passé si récent qu'il est presque encore le présent, et que l'on pourra de haut évaluer les phénomènes et les actes de la tragique époque que nous avons traversée, le rôle de Francqui grandira dans l'histoire de notre Université et du pays.

Alors que les armées s'affrontaient dans la boue et le sang, alors que l'ennemi campait sur notre sol, alors que l'existence même d'une Belgique indépendante se disputait sur les champs de bataille, Francqui, au milieu de l'énorme besogne du ravitaillement et de la défense civile, ferme dans la foi du droit et de la victoire, sûr de l'avenir, avide de préparer le renouveau, songeait à la science.

« Un pays sans activité scientifique, dit-il à l'un des nôtres, est comme un corps sans âme. »

Et cette pensée, à ce moment, dans cet effroyable désordre moral et matériel, n'est-elle pas magnifique ?

Elle naît dans le cerveau d'un homme d'action, d'un homme d'affaires, d'un chef de banque et d'industrie.

Aussitôt que le pays a repris possession de lui-même, l'effort de réalisation mûrement préparé se déploie et au bout de quelques mois aboutit.

La Fondation Universitaire est organisée et dotée. Chacune des quatre Universités reçoit 20 millions.

L'Université de Bruxelles est sauvée.

Il est vraiment ici superflu de décrire la structure de la Fondation et les méthodes diverses au moyen desquelles elle favorise les études, assiste la jeunesse, facilite nos relations avec les Universités des États-Unis, grâce à la collaboration de la fondation sœur établie en Amérique sur l'initiative de Hoover, que nous unissons à Francqui dans nos sentiments d'admiration et de gratitude.

Mais Francqui continue. Il est l'ami du Roi. Et le Roi Albert aime la technique et les livres. Une noble inclination le pousse vers la société des savants dont, au milieu du déchaînement des appétits, le désintéressement, l'amour de la vérité le séduisent et l'attirent. Souverain d'une démocratie laborieuse, il connaît le rôle des valeurs spirituelles. Et voici que naît le Fonds National de la Recherche scientifique.

Francqui en établit les bases et préside le Conseil.

Et Francqui continue encore. Il crée la Fondation et le prix qui porte son nom. Il crée la Fondation du Cancer. Il aide à la création de l'Institut de Médecine Tropicale.

Il ne se borne pas à planter; il veille à la récolte, à la croissance, au rendement.

L'enseignement, les laboratoires, les expériences, les voyages d'études, la publication de livres, l'encouragement aux meilleurs, toutes les manifestations de la puissance intellectuelle exaltent l'imagination et font vibrer les nerfs de cet homme extraordinaire qui, aux yeux de certaines foules, incarne la puissance d'argent.

Quelle grande figure, Messieurs, et combien elle offre d'expressions diverses et saisissantes!

On la réduirait singulièrement si l'on n'honorait en elle que le bienfaiteur, le Mécène, le donateur généreux.



Elle avait d'autres aspects, qu'on ne saurait, même dans le milieu académique où nous sommes, effacer ou oublier, sous peine de méconnaître la complexe substance de l'homme et de sa vie.

Sans fortune et pressé d'agir, il ne fait pas d'études supérieures. Il entre presque enfant dans l'armée, devient sous-lieutenant d'infanterie, puis, tenté par les révélations d'un livre qui relate les explorations de Stanley, il se met au service de l'État du Congo et part pour l'Afrique. Et il commence une carrière coloniale; il se bat et négocie.

Léopold II devine la jeune force qui s'annonce, et lui donne des missions de confiance. Puis il l'envoie en Chine, où s'ouvrent des perspectives d'expansion et de profits. Francqui devient consul, fait de la diplomatie et des affaires et procure à la Belgique des concessions de mines et de chemins de fer. Enfin il revient en Belgique et le voilà installé dans la finance, dans la haute Banque. Il n'a pas encore acquis la renommée.

Alors retentit l'appel des événements. C'est la guerre et l'invasion. Francqui assume la direction du ravitaillement. Ses dons de chef, le génie de l'organisation le portent au premier rang.

Dans le pays occupé, il devient le dictateur des vivres. Massif et musculeux, tête haute, épaules carrées, regard froid, il donne courage et confiance. Il mène et il résiste.

La victoire vient. Un gouvernement se constitue. Des hommes nouveaux y paraissent, Francqui les y a conduits.

Car tout à coup, en ce colonial, en ce militaire, en ce constructeur de combinaisons financières, naît l'amour de la politique, qui n'est qu'une expression du besoin de commander.

Il suit les mouvements d'opinion, les manœuvres des partis et des individus, l'évolution des phénomènes extérieurs.

On le délègue dans les Conférences internationales où il défend les intérêts de la Belgique avec une autorité qui s'impose aux représentants des grands États. Il devient un personnage européen.

En 1926, la monnaie belge, le budget, le Trésor, sont en péril. On l'appelle au gouvernement. En six mois, il conjure la crise.

Le don de l'invention, la connaissance approfondie des rouages de la vie économique, l'audace lui inspirent des solutions énergiques et rapides.

Dès la besogne faite, il quitte le pouvoir.

Il n'a ni vanité, ni soif d'honneurs ou de popularité. Mais, et c'est le secret qui tout explique, il aime passionnément son pays. Il le sert dans toutes les formes variées d'une action continue, au Congo, en Chine, dans le Gouvernement, dans le domaine de l'industrie et de l'enseignement.

Un merveilleux instinct l'a, vers la fin de sa carrière, guidé vers la Science.

Il a compris la vigueur morale qu'elle donne à un peuple, à une civilisation.

Peut-être, songeant à lui-même, a-t-il mesuré le prix de la haute culture dont sa jeunesse avait été démunie et le surcroît de force dont elle l'eût enrichi.

Doué du sens de la grandeur, il eut l'intuition de la beauté des œuvres de l'esprit. Son regard monta au dessus des rudes réalités des luttes politiques et des conflits d'intérêts matériels et découvrit un idéal qui illumina ses dernières années.

C'est toujours la Belgique qu'il sert en travaillant pour sa colonie, pour ses finances, pour son industrie et, couronnement de l'œuvre, pour ses Universités, pour la formation d'une élite qui assurerait ses destinées.

Paul Claudel, son ami, a, dans une langue superbe, dit de lui : C'était un chêne.

Eloquente métaphore : sous une écorce rugueuse, une âme robuste, que nourrissait une sève ardente ; une puissante ramure ; un splendide épanouissement d'idées, d'actes, d'initiatives.

En tombant, l'arbre a creusé dans le sol une empreinte profonde. Elle ne s'effacera pas.

---